

Oraison Dominicale.

III

LE RÈGNE DE DIEU.

008565

III

LE RÈGNE DE DIEU.

Adveniat regnum tuum.

Que votre règne arrive.

SIRE,

S'il est une vérité que la raison de l'homme et sa conscience proclament, c'est bien celle de l'obligation absolue pour lui d'être en relations formelles et fréquentes avec la souveraine Majesté qui l'a tiré du néant.

Jamais on ne concevra que l'homme, objet des attentions de Dieu qui lui a donné l'existence et qui la lui conserve, puisse vivre sans le remercier, sans le bénir et sans le glorifier.

Il n'y a que l'aveugle, que l'Écriture sainte appelle insensé, parce qu'il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, qui soit en droit, droit faux et sacrilège, de ne pas sanctifier le nom de Dieu, et de ne pas lui offrir l'hommage de tout ce qu'il est, et de tout ce qu'il fait.

Lorsqu'on confesse un Être suprême, souverain créateur et conservateur de toutes choses, aussitôt se dresse l'obligation des rapports habituels avec lui, avec son existence, avec ses adorables attributs, avec sa providence qui est l'exercice de ces mêmes attributs, avec sa présence en tous temps et en tous lieux, avec son action incessante et universelle.

Il n'est pas moins évident qu'il doit régner en nous ; et ce règne, il faut l'appeler de toute l'ardeur de nos désirs, de toute l'énergie de nos aspirations.

Que votre règne arrive !

Mais ce règne, qu'est-il ? Nous le considérerons sous deux aspects principaux : le règne de Dieu avec nous ici-bas, par sa grâce ; le règne de Dieu, ou Dieu avec nous dans sa gloire, après cette terre.

PREMIER POINT.

Donnons d'abord notre attention au règne de Dieu en nous par sa grâce. Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait cette déclaration solennelle : Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et le Père et moi, nous viendrons en lui, et en lui nous ferons notre demeure. C'est bien

alors que le règne de Dieu nous est arrivé. Mais pour pratiquer les commandements de Notre-Seigneur et pour nous maintenir dans cette pratique, son secours ou sa grâce nous est nécessaire, et nous le lui demandons en disant : Que votre règne arrive !

Il n'est pas douteux que pour nous établir dans l'ordre moral et y rester, nous ayons besoin de l'assistance d'en haut ; l'Écriture sainte l'atteste à chaque page, où se trouvent de nombreuses prières par lesquelles nous la demandons. Le livre des Psaumes en est une continuelle. Le Prophète royal, et dans sa personne l'humanité tout entière, sollicite avec ardeur et avec confiance, quelquefois avec des gémissements, et même avec des cris de détresse, l'intervention de Dieu pour garder la fidélité à ses ordres. S. Paul, le merveilleux docteur de la grâce, qui en

a révélé la nature, la nécessité, les divers effets, termine toutes les lettres qu'il écrit aux fidèles en leur souhaitant la grâce de Dieu, et la communication du Saint-Esprit. Parlant de lui-même et disant qu'il avait été le persécuteur de l'Église, dont il était devenu un vase d'élection, il ajoutait : « Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. »

Mais d'où vient cette nécessité de la grâce pour l'accomplissement du devoir ? Elle vient de l'impuissance où nous sommes, avec nos ressources naturelles, de pratiquer la vertu et même de le vouloir. Triste suite de la perturbation primitive ! Depuis ce moment fatal, et à jamais déplorable, il y a en nous deux courants : l'un qui nous porte vers Dieu qui est notre fin, et l'autre, vers les créatures qui ne sont pas notre fin.

Notre intérieur est donc un champ de

bataille où luttent entre elles deux forces contraires : l'une de vie pour nous unir à Dieu, et l'autre de mort pour nous en séparer. Les choses sont identiques au sujet de notre corps ; en lui se trouvent deux éléments : l'un de vie, l'autre de mort ; selon celui des deux qui l'emporte, c'est la santé ou la maladie ; mais enfin tôt ou tard nous succombons sous le principe de mort : ce que nous n'avons pas à craindre pour l'existence morale, ou le règne de Dieu dans nos âmes. Si nous le voulons, jamais le principe de mort ne nous blessera ; à plus forte raison ne nous fera-t-il pas mourir. Oui, si nous le voulons, l'immortalité dans le bien nous est assurée.

Mais la lutte n'en subsiste pas moins réelle et inévitable. Les deux forces n'en sont pas moins aux prises l'une avec l'autre, se disputant l'empire de notre cœur, comme deux hommes qui s'étrei-

gnent. Quand l'un des poètes qui ont tant illustré notre langue exprimait en vers harmonieux à Louis XIV cette lutte, ces deux forces, ces deux hommes, le monarque répondait : « Hélas ! je ne les connais que trop, ces deux hommes ! » Et lui qui disait : « L'Etat, c'est moi, » permettait à Bossuet de lui adresser du haut de la chaire, avec le respect qui est, en toute circonstance, le droit de l'autorité, ces belles paroles : « Après toutes vos victoires, il vous reste un ennemi à vaincre, vous-même. »

N'est-ce pas à cause de cette lutte violente que la sagesse antique disait : Je vois le bien, je l'approuve, je le veux ; et pourtant le mal m'entraîne ? N'est-ce pas à cause et au milieu de cette lutte que l'apôtre S. Paul se plaignait des malignes obsessions et demandait à Dieu d'en être délivré ? Il lui fut répondu du haut du ciel : « Ma grâce te suffit, combats. »

Mais quelle est l'opération de la grâce en nous? Elle nous éclaire, elle nous sollicite, elle nous détermine : elle éclaire notre esprit, elle sollicite notre cœur, elle détermine notre volonté. Pour bien saisir cette opération, il faut considérer la génération de nos actes : chacun de ces actes est le fait de la volonté, mais il est conçu par le cœur sous la fécondité de l'esprit. C'est pour cette raison que l'on dit : Voir c'est faire. Comment cela? N'est-il pas certain que nous n'agissons que dans le but de notre félicité? par conséquent, avant de faire une action et pour la faire, il faut que l'esprit voie qu'elle nous donnera du bien-être; lorsqu'il l'a reconnu, le cœur, qui veut le bien-être, aime cette action, il la réclame, et alors la volonté la produit. Sans doute l'esprit se trompe quelquefois, il voit fausement, et le cœur se trouve égaré; mais il n'en séduit pas moins avec

une entière bonne foi, sous l'impression du bonheur qui lui apparaît, la volonté chargée d'exécuter.

Il est facile maintenant de saisir l'opération de la grâce. Elle éclaire l'esprit; sous cette clarté, il voit les choses telles qu'elles sont réellement : le vice avec sa laideur et ses funestes suites, la vertu avec sa beauté et ses salutaires effets; l'un et l'autre, avec leur portée heureuse ou malheureuse pour nous. Et, comme nous ne sommes pas assez ennemis de nous-mêmes pour préférer ce qui doit nous nuire, nous concluons qu'il faut faire l'acte qui est beau et qui est bon. De cette sorte, la vertu se pratique, le principe de vie triomphe, le règne de Dieu est advenu.

Il importe de remarquer que la grâce, si puissante qu'elle soit, ne violente ni l'esprit, ni le cœur, ni la volonté. Elle les laisse en possession d'eux-mêmes; son ac-

tion n'anéantit pas leur liberté. La preuve, c'est que nous ne sommes pas toujours fidèles à la grâce; bien souvent, au contraire, pour une cause ou pour une autre, nous lui résistons. Ce qui faisait dire à S. Philippe de Néri ces touchantes paroles pleines de foi et de piété : « Défiez-vous de moi, Seigneur; car je pourrais bien vous échapper. » Et qui donc n'a pas échappé à Dieu? Ils lui échappèrent, nos premiers parents qui étaient dans de bien meilleures conditions de vie morale que nous. Notre propre histoire montre en ce moment à chacun de nous, les fois si nombreuses où il a échappé à Dieu; comment, et jusqu'à quel point. Seigneur, défiez-vous de nous!

Cette parole est une vive prière. Aussi bien, c'est par la prière et par les sacrements que la grâce nous est donnée. Dieu ne la refuse à aucune de ses créatures,

encore que nous n'y ayons pas droit par des mérites personnels, puisque, sans elle, nous ne saurions mériter. Il la dispense à tous; et voilà pourquoi ceux qui ne se soumettent pas à l'ordre divin, qui ne pratiquent pas la vertu, sont mal venus à dire, comme ils le font généralement, qu'ils n'ont pu vaincre leurs passions, que la nature a été plus forte que leur volonté. Le moyen de pouvoir, lorsqu'ils ne demandent jamais à Dieu l'assistance de sa grâce, lorsqu'ils ne prient pas, ou qu'ils prient faiblement avec l'intention, on serait tenté de le croire, de ne pas être exaucés!

La grande misère de l'homme, c'est de s'imaginer qu'il se suffit pour la pratique du devoir; cette misère l'égare et l'entraîne au désordre. Quand il s'y trouve précipité, il dit, autre misère, qu'il ne peut pas s'en retirer. Oui, sans la grâce il

ne peut pas remonter au bien, comme il ne pouvait pas sans elle y persévérer. Mais avec la grâce, il est puissant pour ne pas faillir, puissant pour se relever après avoir failli. Qu'il la demande donc avec le sentiment de sa faiblesse, et avec celui de la plus grande confiance!

Certes, il est bien permis à Dieu de ne nous donner son assistance qu'autant qu'elle lui sera demandée. L'homme est un prodigue; il a mal usé des dons qui lui avaient été faits d'abord si brillants et si précieux. A cause de cela, placé pour ainsi dire en tutelle, il faut qu'il sollicite de Dieu le secours dont il a besoin pour sa conduite morale. Il faut que chaque jour, et à plusieurs reprises, il crie sa pauvreté, qu'il crie ses impuissances, qu'il crie son aveuglement, ses penchants mauvais, ses découragements, ses passions; qu'il crie leurs victoires, ses défaites et l'esclavage

où elles l'ont réduit; qu'il crie son affranchissement et sa délivrance.

Prions et nous pourrons, prions beaucoup et nous pourrons beaucoup, prions toujours et toujours nous pourrons, et toujours nous vaincrons. Et nous aurons le règne de Dieu avec nous par sa grâce ici-bas, et ensuite le règne de Dieu avec nous dans sa gloire.

Que votre règne arrive!

SECOND POINT.

Nous portons en nous-mêmes le sentiment profond et ardent de notre règne avec Dieu dans sa gloire. Ce règne sera pour nous la vie véritable, et nous l'aurons par la claire vue de Dieu.

Oui, nous avons au dedans de nous-mêmes la conscience de notre immortalité. L'Apôtre dit que nous sommes actuel-